

→ Rue Alsace-Lorraine, rue de Metz, rue du Languedoc, rue Ozenne...

Toulouse percée de part en part

Comme il l'avait fait à Paris, le Second Empire a voulu percer le vieux centre de Toulouse de larges artères rectilignes. Un plan imposé d'en haut à des Toulousains réticents mais qui ont peu à peu réussi à se l'approprier et à en limiter les dégâts.

«Toulouse n'a que quelques quartiers agréables et ce sont les plus modernes. Tout le reste n'est qu'un amas confus de vieilles maisons mal construites, sans goût, sans agrément, sans architecture, et dont les communications ne sont assurées que par une foule de vilaines rues sales, tortueuses et étroites.»

Ce jugement d'un voyageur de la fin du 18^e siècle est sévère mais il nous rappelle que la Toulouse de l'époque est encore une ville médiévale dans son plan. Une ville où toute transformation, tout projet architectural ou urbanistique nécessite des efforts de très longue haleine. On l'a vu avec le Pont Neuf dont la construction a nécessité près d'un siècle. Même genre de durée

lieux. Mais rien ne peut les y obliger légalement, seule une forte somme d'argent peut finir par les décider... Mission quasiment impossible donc dans une ville qui stagne économiquement depuis le 16^e siècle, qui est trop loin du Roi pour seulement l'intéresser et où l'emprise des terrains ecclésiastiques (40% du territoire) empêche toute transformation d'envergure. On se contente donc d'intervenir là où c'est facile : aux marges de la ville où on crée des allées, des promenades, des quais... Et on essaye d'imposer des règlements pour «aligner» peu à peu les rues.

La Révolution et l'Empire changent tout. Plus d'autorités concurrentes : l'État central est le seul maître, préfet et maire n'étant que des maillons de la chaîne. Plus de propriétaires tout puissants : l'expropriation devient légale. Et une emprise de l'Église bien diminuée depuis la vente des biens nationaux.

Ce qui permet à Jacques-

Pascal Virebent, architecte de la ville pendant tout le début du 19^e siècle, de commencer à remodeler Toulouse pour l'adapter aux temps nouveaux. Un remodelage à la toulousaine, avec son style propre, peu coûteux, respectant le plan original, élargissant par ici (rue Saint-Antoine du Taur, place du Capitole, Saint-Sernin...), créant par là (futures place Wilson et allées Jean Jaurès, boulevards, places de la Trinité, des Carmes, faubourg Saint-Aubin...) sans dénaturer l'ensemble. Une politique également suivie par ses successeurs Vitry et Esquié. À l'avènement du Second Empire, en 1852,

pour la première place et la façade du Capitole.

C'est que les obstacles sont nombreux. Il faut d'abord que les nombreuses autorités concurrentes et sourcilieuses se mettent d'accord : les Capitouls (élus pour un an, ce qui ne facilite pas la vision à long terme), le Parlement, l'Intendant (à Montpellier), l'archevêque... Les autorités enfin d'accord, il faut ensuite convaincre les propriétaires concernés de bien vouloir vider les



Vue aérienne du centre ville en 1867 avant les percements.



Le bazar Labit construit en 1877, en face du Capitole, premier des grands magasins de Toulouse.

Toulouse qui, pour la première fois depuis des siècles, voit sa population fortement augmenter (+72% entre 1842 et 1856), semble sortir de son isolement. Le canal latéral à la Garonne arrive en 1856, le train en 1857, le trafic augmente sur les nationales qui viennent buter sur la vieille ville et son labyrinthe de ruelles. (Suite page 42).

1 1868-1879: Les premiers tronçons de la rue Alsace-Lorraine...

Entre la place Rouaix et la rue Lafayette, **A** c'est le tron-

çon qui va le plus provoquer de destructions. Deux ensembles majeurs sont touchés: au nord le Capitole, au sud les Augustins. Le Capitole **B** voit rasés les deux tiers de sa surface, un ensemble de tours et bâtiments hétéroclites mais très anciens remplacés par un square. Seule la tour des archives, transformée en « donjon » par Viollet le Duc est épargnée. Les Augustins, **C** qui servent de musée depuis la Révolution, perdent leur magnifique réfectoire du 14^e siècle remplacé par un

bâtiment aligné sur la rue et conçu lui aussi par Viollet le Duc.

Des immeubles réguliers en briques jaunes et à balcons où viennent s'installer plusieurs grands magasins sont bâtis des deux côtés de la nouvelle rue qui traverse

2 ...et de la rue de Metz

En même temps se bâtit la première partie de la rue de Metz entre le Pont Neuf et le nouveau carrefour des Augustins **E**. Le marché couvert de la place Esquirol **F** (finalement démonté en 1892) se retrouve en bordure du nouvel axe. Les travaux permettent la découverte de restes du théâtre romain.

3 1874-1885: l'achèvement de la rue Alsace-Lorraine

Le Second Empire est tombé, la municipalité toulousaine est aux mains des Républicains qui

imposent de nouvelles règles pour ces chantiers qu'ils ont tant contesté quand ils étaient dans l'opposition: plus de concessionnaire, la ville achète les terrains directement aux propriétaires qui sont libres de construire sur ce qui leur reste. En 1874, la mairie décide l'achèvement de la rue Alsace-Lorraine au nord **G** en modifiant un peu le projet

Maguès: la grande place prévue face au square du Capitole **H** avec un théâtre est remplacée par une nouvelle poste centrale. Les immeubles sont les mêmes que ceux du premier tronçon.

4 1893-1910: l'achèvement de la rue de Metz

Ce sera plus long pour le tronçon de la rue de Metz allant du carrefour des Augustins au boulevard **I**. Les règles de construction se font plus souples pour les bâtisseurs d'où une architecture plus variée.

5 1899-1910: la rue du Languedoc

Le projet Maguès commence à avoir du plomb dans l'aile. Pour continuer au sud la rue Alsace-Lorraine, **J** la municipalité modifie encore le tracé initial, se contentant d'élargir les rues existantes avant d'obliquer vers la place du Salin **K** par la grande rue de Nazareth plutôt que d'aller tout droit vers les allées comme il était prévu.

Même vue en 1927: l'ensemble des travaux est achevé.

6 1906-1926: la rue Ozenne

Le projet Maguès avait tracé un axe reliant l'angle nord-est de la place des Carmes au Grand Rond. La municipalité préfère un autre tracé, plus large **L** et débouchant sur les allées.



Le marché Esquirol: démonté en 1892, il aurait été remonté à Lourdes.



1898: l'est de la place des Carmes avant les travaux

La place des Carmes est une création typique de l'urbanisme toulousain « à l'ancienne ». Comme les Capitouls, qui s'étaient créés une place devant leur Capitole en rasant simplement un « moulon » (pâté de maisons, en occitan toulousain), l'architecte Virebent aère la ville au début du 19^e siècle en rasant ici et là des parcelles insalubres ou inutilisées. Ainsi pour la place de la Trinité et pour les Carmes. Le couvent, dont les religieux sont chassés au début de la Révolution, avait l'avantage d'occuper un moulon presque parfaitement carré. Il est rasé sous l'Empire et transformé en une grande place toute simple où se tient un marché. Le démontage du marché couvert de la place Esquirol en 1892 s'accompagne de la construction d'une grande halle dans le goût oriental au milieu de la place **1** (halle qui

(Suite de la page 41)

Le pouvoir central a besoin de voies rapides, ses troupes doivent pouvoir traverser les villes au pas de charge et on se méfie des insurrections si difficiles à réprimer dans les vieux quartiers sans parler des épidémies. Le service d'architecture de la ville essaye de donner des preuves de sa bonne volonté: en 1854, il propose une avenue reliant la place du Capitole à la nouvelle gare Matabiau. Mais les critiques venues d'en haut se multiplient et le projet est retoqué. En 1855, pour la première fois, un ingénieur, Jules Guibal, prend la tête du service, traditionnellement réservée à un architecte.

Dès 1859, il a été nommé pour ça, Guibal propose un vaste plan de restructuration du centre-ville. La principale difficulté étant de traverser Toulouse d'ouest en est, il prévoit trois nouvelles voies partant d'une vaste place au bout du Pont-Neuf: une « rue de l'Impératrice » allant à la place « Louis-Napoléon » (actuelle place Wilson), une autre allant vers le Grand Rond et une troisième élargissant les rues existantes jusqu'à Saint-Etienne et Saint-Aubin. Le projet est audacieux mais encore trop toulousain pour l'administration centrale: en

1860, le Conseil supérieur des Ponts et Chaussées le juge trop cher et, surtout, d'un intérêt « trop municipal »... C'est qu'un autre projet se prépare, plus radical et surtout mieux en Cour: en 1864, Urbain Maguès, ingénieur lui aussi et directeur d'une filiale de la Compagnie du Midi (la compagnie ferroviaire desservant Toulouse et appartenant aux frères Pereire, amis de l'Empereur), propose tout un plan de percements à travers le centre-ville. Son projet est aussitôt adopté par le Conseil municipal aux ordres du maire Campaigno, bon ami de l'Impératrice, et subventionné dans la foulée par le ministère des Travaux publics. Seul le combat de l'architecte Esquié, accusant avec quelque raison Maguès d'avoir monté un projet aberrant et aux conditions financières douteuses (le Conseil d'État sera lui-même forcé de les annuler pour fraude et irrégularités) permettront de retarder et limiter le projet. En 1868, les premières maisons commencent à tomber autour des Augustins, la vieille ville de Toulouse change définitivement de visage...

sera détruite en 1963 pour être remplacée par le parking-marché que nous connaissons). À l'est de la place, un ensemble de neuf immeubles étroits aux façades et dimensions variées **2** (ils ont chacun une ou deux boutiques en rez-de-chaussée) est encadré par les rues « du Canard » **3** et « d'Aussargue » **4**. Au nord la rue des Chapeliers **5** et au sud **6** la rue du Vieux raisin, toutes deux très étroites. Au sud-est les hôtels particuliers du Vieux raisin **7** avec son arrière cour **8** et de Tournoer **9** avec son jardin à l'abri des regards **10**.

1899-1909: les destructions

La création de la rue du Languedoc (son nom marque bien qu'il s'agit désormais d'une affaire toulousaine et non plus d'un projet imposé d'en haut) est décidée en 1897. Venue de la place Rouaix, elle emprunte d'abord l'ancienne rue des Chapeliers dont elle respecte le côté ouest **11** (à part un immeuble à l'arrivée sur la place des Carmes **12**) et détruit le côté est avec le magnifique hôtel de Pins (plus au nord, hors du dessin). Au

coin de la rue du Canard est construit l'immeuble de pierres grises, au style très début-de-siècle, qui abrite aujourd'hui le Crédit Agricole **13**. Face à la place des Carmes, les neuf immeubles étroits sont tous rasés entre 1900 et 1904 **14**. L'immeuble au nord, amorçant le départ de la rue Ozenne, est le premier à être construit tandis que l'on pose les fondations de l'immeuble en triangle de la pâtisserie Pillon **16**. La rue du Languedoc continue au sud en détruisant les immeubles du côté ouest de la rue du Vieux raisin **17**.

1926: le résultat

Les démolisseurs ont miraculeusement épargné la façade ouest de l'hôtel du Vieux Raisin **18** l'un des plus beaux de Toulouse, construit au 16e siècle et terminé par Nicolas Bachelier, qui se retrouve dans l'alignement de la rue du Languedoc. Et la rue Ozenne est tracée de façon à ne pas le défigurer de l'autre côté. Elle passe ainsi au ras de son coin nord-est **19** mais emporte tout de même sa cour arrière dont les façades se retrouvent bizarrement au premier plan. Même chose pour l'hôtel Tournier, avec sa belle tour octogonale **20** totalement cachée aux regards extérieurs jusque là. On détruit également une partie de sa façade pour en reconstruire une à l'angle de la rue **21**. Les architectes des années 1910 et 1920 ont eu fort à faire pour donner un air d'unité à l'ensemble, ce à quoi ils ont presque réussi grâce à un mélange de styles art nouveau et néo-médiéval **22**.

À lire :

« Toulouse, les délices de l'imitation », Institut français d'architecture, 1986.
« Toulouse, parcelles de mémoire », catalogue de l'exposition organisée par les Archives municipales de Toulouse, 2005.
« Nouvelle histoire de Toulouse », sous la direction de Michel Taillefer, Privat 2002.
« Vivre à Toulouse sous l'ancien régime », Michel Taillefer, Perrin 2000.

Illustrations : Jean-François Binet
Texte : Jean de Saint Blanquat

STUDIO  JFFÈREMMENT

Déjà paru :

- Le théâtre du Capitole
- L'hôtel d'Assezat
- La Toulouse romaine
- Le quartier de Saint-Etienne
- La construction du Château d'eau
- Les Virebent, rois de la brique ornée
- Tounis, l'île à part
- Le grand siège de Toulouse
- La construction du Pont-Neuf
- Les Jacobins
- L'affaire Calas
- L'hôtel de pierre (mai)

À paraître :

- L'aérodrome de Montaudran (juillet)

